

ACROPOLIS

Un regard philosophique sur le monde

Acropolis est la revue de l'école de philosophie de Nouvelle Acropole France

AVRIL 2026

N°381

SOMMAIRE

2 ÉDITORIAL

Conquérir la part haute de nous-mêmes !

4 ARTS

Rencontre des cinq continents au musée du Louvre, l'unité dans la diversité

6 PHILOSOPHIE

Le sens caché de la vie
1. Qu'est-ce que la vie ?



10 2. Le sens de la vie et de la mort



14 CULTURE

Voulez-vous voyager à travers le temps ? Le pouvoir de la fiction historique



17 SPIRITUALITÉ

Retrouver une sagesse vivante à l'ère de l'IA

19 À LIRE

On ne pactise pas avec la mort



Retrouvez la revue Acropolis sur votre smartphone

Conquérir la part haute de nous-mêmes !

Thierry ADDA



Nous vivons une époque qui nous presse et nous sollicite sans relâche. Tout doit aller vite, mais finalement tout va trop vite, porté par une exigence permanente de rendement. Il faudrait dormir plus vite, travailler plus et plus vite, ressentir plus intensément.

Ce sentiment d'urgence, et toute l'excitation nerveuse qui l'accompagne, n'est pas qu'une affaire individuelle mais le reflet d'un monde devenu fébrile. Les guerres se multiplient, les crises écologiques s'accroissent, pendant que les modèles sur lesquels étaient construites nos sociétés semblent se défaire sous nos yeux. Chaque semaine apporte son lot d'alertes, de ruptures, de menaces, de basculements, faisant monter une agitation diffuse, une sourde inquiétude. L'urgence n'est plus seulement intérieure, elle est devenue une atmosphère qui sature l'air que nous respirons et s'infiltré dans nos vies quotidiennes, comme une basse continue¹. Elle nous pousse à accélérer sans cesse, comme si cela pouvait conjurer la fragilité du monde et le sentiment d'impuissance qui émerge.

Comme l'explique Camille Charvet, psychanalyste spécialiste de l'addictologie, dans son ouvrage *Les Assoiffés*, l'addiction n'est pas seulement une défaillance individuelle, mais aussi un miroir tendu à nos fragilités collectives. Ainsi, signe des temps, le nombre d'utilisateurs de cocaïne ne cesse d'augmenter, multiplié par dix depuis les années 1990 ; il a doublé entre 2022 et 2024.

Lorsque le monde semble trop vaste pour être transformé, trop complexe pour être compris,

trop rapide pour être suivi, beaucoup se tournent vers des solutions plus immédiates, réseaux sociaux, jeux vidéo, consommations diverses. Le but est avant tout d'anesthésier, ne serait-ce qu'un instant, l'impression de ne plus avoir prise sur rien, pour retrouver fugitivement une sensation de contrôle.

Mais l'enjeu n'est pas tant dans l'éternel problème d'un monde qui nous dépasse, que dans le refus de se mesurer à lui. Nous le voyons chaque jour autour de nous, dans ces moments très simples où, face à une difficulté, il devient normal de fuir dans son smartphone, plutôt que de l'affronter, dans un geste banal qui dit tout de notre époque. Nous préférons désormais détourner l'attention plutôt que mobiliser notre force.

Mais au final, face à un monde qui change trop vite, ou qui n'offre plus d'horizon assez solide pour s'y projeter, face à la sensation que le possible se rétrécit quand les potentialités semblaient immenses, un malaise profond se fait jour. Et s'il fait tant de ravages, ce n'est pas tant par manque de moyens que par manque de force morale.

À n'envisager l'accomplissement que dans la réalisation de ses désirs, nos sociétés deviennent incapables de traverser l'épreuve sans vaciller. Elles apprennent à rêver, mais pas à endurer, poussent à ressentir, mais pas à se construire, et valorisant l'émotion négligent la maîtrise de soi.

À tant vouloir éviter la tension, nous en avons désaccordé notre corde intérieure, et une corde détendue ne peut plus jouer aucune musique.

Comme le souligne Alexandra Laignel-Lavastine, « *c'est parce que nous sommes enchaînés au vivre bien, et non plus attelés à ce que les Grecs appelaient le bien-vivre, la vie selon le courage et la vertu, que nous sommes si exposés et si fragiles* ».

Cette autre voie, plus ancienne, exigeante et profonde, les Grecs l'appelaient *eudaimonia*. Ni plaisir immédiat, ni culte de la performance, mais une vie accordée à la vertu, au courage, à la dignité. Une vie où l'on apprend à transcender le manque plutôt qu'à le fuir, à traverser l'incertitude, à choisir ce qui mérite d'être vécu en acceptant que toute existence humaine implique épreuve et responsabilité. Et elle poursuit en clarifiant l'essentiel : « *Le bien-vivre repose sur la conscience que la part haute de notre humanité ne nous est pas donnée d'emblée : elle est une tâche, il nous faut la porter et l'incarner.* »

Sagesse de la philosophie grecque, nous avons des dispositions, mais la vertu s'acquiert. Le bien-vivre ne nous est pas donné, il se conquiert. À chacun de faire advenir en lui cette part haute, d'ouvrir son espace de liberté. « *L'homme entre dans l'amplitude en affrontant intérieurement l'écueil inébranlable de sa finitude*² », et de cette confrontation, il peut ressortir plus vaste, plus stable, plus libre.

Comme l'écrit Vaclav Havel dans *Le Pouvoir des sans-pouvoir*, « *l'homme n'est pas un simple produit des conditions dans lesquelles il vit* ». Il existe en lui « *quelque chose qui le dépasse infiniment* ». Même dans un monde instable, malgré la peur ou la confusion, quelque chose en nous demeure libre de choisir.

Refuser l'impuissance n'est pas nier la complexité du monde, juste refuser de se réduire à elle. Car le véritable danger bien plus que la crise, bien plus que l'incertitude, c'est de nous diminuer. « *Le contraire de la vie, ce n'est pas la mort, c'est l'insignifiance de la vie, son abaissement*³ ». Lorsque nous renonçons à notre idéal et à notre cohérence intérieure, que pensons impossible orienter notre existence et

nous contentons de suivre le flux, alors quelque chose s'éteint en nous.

À l'inverse, chaque fois qu'un être humain choisit de se redresser intérieurement, de faire un pas vers plus de lucidité, de courage, de cohérence, il fait renaître en lui un espace de pouvoir et de liberté ou démarre la reconquête de la part haute de son humanité.

Refuser l'impuissance, c'est retrouver la fierté et la dignité d'agir sobrement au quotidien, dans une vie qui ne se contente pas de subir, mais qui cherche à s'élever. Alors seulement, au cœur même de notre époque instable pourra renaître au sein de chaque individu, les germes de la résilience, cette puissance qui naît du cœur des hommes libres. C'est précisément à cela que servent les écoles de philosophie, non pas à ajouter des idées, mais à entraîner la conscience pour apprendre à tenir, à discerner et à agir. Pour redevenir capable de répondre au réel plutôt que de s'en détourner.

Nous ne pourrions peut-être pas changer le monde immédiatement mais nous pouvons déjà une chose, refuser de devenir plus petit. Car, si le monde peut devenir plus instable, l'important, c'est de ne pas le devenir également. ■

(1) La basse continue (ou basso continuo) est une ligne de basse jouée en continu tout au long d'un morceau, qui sert de fondation harmonique

(2) Toutes les citations d'Alexandra Laignel Lavastine sont extraites de l'ouvrage *Pour quoi serions-nous encore prêts à mourir*, Éditions du Cerf, 2017

(3) Abba Kovner (1918–1987) est une figure de la résistance pendant la Seconde Guerre mondiale, et qui pendant l'occupation nazie, devient l'un des chefs du ghetto de Vilnius

Crédit image : Nouvelle Acropole

© Nouvelle Acropole



Rencontre des cinq continents au musée du Louvre, l'unité dans la diversité

Fernand SCHWARZ

Fondateur de Nouvelle Acropole en France

Cet hiver, le Louvre a ouvert la Galerie des cinq continents dans l'ancien pavillon des Sessions, en intégrant les objets de sa collection et de celles du musée du Quai Branly Jacques Chirac et du musée Guimet. Ce faisant, il replace l'universel et l'unité dans la diversité, en tant que clé de compréhension de l'activité humaine dans les cinq continents.

Le président du musée du Quai Branly, Emmanuel Kasarhérou, explique : « Les collections ne sont pas présentées chronologiquement, ou regroupées en aires géographiques, mais sont découvertes à travers des thèmes et des questionnements universellement partagés : naître et mourir, manifester son autorité, asseoir son prestige... Ainsi une maternité dogon et une Vierge à l'enfant espagnole de la même époque coexistent tout naturellement ».

L'exposition ne cherche pas à comparer les arts mais à révéler les fondements anthropologiques de l'être humain, précisant les enjeux

fondamentaux de l'existence humaine.

« La Galerie des cinq continents a vocation à inviter chacun à réfléchir à ce qu'une œuvre doit à son contexte, mais aussi à ce qu'elle nous apprend de l'universel si on s'émancipe un instant des dates et des frontières. » (1)

Invité de la chaire du Louvre en 2024, le philosophe sénégalais Souleymane Bachir Diagne, a tenu une série de conférences à l'auditorium Michel-Laclotte, qui ont donné lieu à l'ouvrage *Les universels du Louvre*. « De quoi donc les artefacts océaniens, américains, précolombiens, africains, parlent-ils entre eux ? [...].

Que signifie comparer, dès lors qu'on peut en effet apparenter tout avec tout sur une base aussi vague qu'une ressemblance. [...] Mais la vérité de l'apparement est aussi dans la rupture, dans la différence, dans le décentrement. Elle n'est pas dans la volonté d'identifier à tout prix, mais dans la mise en dialogue. Car dans celui qu'il s'agit d'instaurer entre les œuvres, il est évident que les œuvres gardent leur distance. Que c'est même la distance qui est la condition du dialogue » (2).

Des thèmes universels

Parmi les thématiques que nous avons mentionnées, nous trouvons celle de la maternité. Si elles datent de la même époque, une maternité dogon et une Vierge à l'enfant espagnole n'ont en apparence ni le même sens ni la même fonction. Mais en Afrique comme en Europe, ces deux sculptures d'une mère tenant sa progéniture sur les genoux, expriment pourtant une même idée de protection, de lignage, et de transmission.

Concernant les figures protectrices, une tête de sculpture moaï (île de Pâques) et le sarcophage d'un prêtre égyptien n'ont rien à voir au niveau de leur esthétique mais la pierre des deux œuvres donne aux morts une présence durable parmi les vivants. Ils consacrent par leur décor et leur monumentalité, une promesse d'éternité : la solidité de leurs matériaux comme la magie des images et les formules qu'ils recouvrent doivent garantir la survie de la dépouille par-delà le temps.

Naître et mourir

Le visage dans toutes les cultures représente le siège de l'âme. Il fait objet d'une attention particulière dans le passage vers l'au-delà.

Des masques en pierre de Teotihuacan aux masques réalisés à partir d'une feuille d'or repoussée et martelée, qui devait être appliquée sur le visage du défunt, aux masques égyptiens, tous ces visages semblent figés pour l'éternité, les traits stylisés d'une face sans expression ni identité propre, matérialisant le franchissement du seuil de l'existence.

Du vase maya qui donne forme au monde souterrain au globe céleste du monde islamique, toutes les civilisations ont cherché et cherchent à répondre aux questions fondamentales : d'où viennent-elles, comment fonctionnent-elles, que cachent-elles, quel est le rôle de l'homme dans le monde ?

L'exposition démontre que la matrice de tous ces arts et formes de représentations ont comme moteur profond la quête philosophique humaine qui se résume dans le paradigme de l'unité et de la diversité. ■

(1) Emmanuel Kasarhérou, *Grande Galerie Le Journal du Louvre*, Hiver 2025, propos recueillis par Adrien Goetz.

(2) Souleymane Bachir Diagne, *Les Universels du Louvre*, éditions Albin Michel, 2025, 240 pages, 22,90€

Exposition

Rencontre des cinq continents

Jusqu'au 29 janvier 2026

Musée du Louvre

99, rue de Rivoli – 75001 Paris

Tel : 01 40 20 53 17

<https://www.louvre.fr/expositions-et-evenements/evenements-activites/rencontres-des-cinq-continents>

Crédit photo : Photo fournie gratuitement par le Musée du Louvre

© Nouvelle Acropole



Le sens caché de la vie

1. Qu'est-ce que la vie ?

Jorge Angel LIVRAGA

Fondateur de l'Organisation Internationale Nouvelle Acropole (O.I.N.A.)

La vie et ses différentes facettes a toujours préoccupé les philosophes :

La vie continue-t-elle ? La mort existe-t-elle ? Que se passe-t-il lorsque nous quittons cette scène du monde ?

Une chose m'a beaucoup frappé c'est qu'à l'heure actuelle, il y ait tant de millions de personnes condamnées à mort. Nous devons tous mourir. Parfois, compte tenu du caractère quelque peu matérialiste de notre moment historique, nous pensons qu'il vaut mieux ne pas trop y réfléchir. Nous avons toujours l'impression que cela n'arrivera qu'aux autres ; pourtant, il est évident que nous naissons tous, que nous vivons tous et que nous devons tous mourir.

En tant que philosophe et en tant qu'être humain, je suis très étonné qu'il n'y ait pas une réflexion plus profonde sur ce qu'est la vie et sur son sens. Si des problèmes politiques et économiques affectent certains d'entre nous et pas d'autres, il y a un problème commun à tous, c'est le fait que nous allons tous mourir. C'est pourquoi, je trouve étrange que tant de millions de personnes ne songent pas sérieusement à s'interroger, ni à

consulter les grands foyers de sagesse de l'Antiquité et les grands penseurs d'aujourd'hui, sur le sens et les fondements de tout cela.

Comment définir ce qui est vivant ?

Aujourd'hui, nous savons, d'une certaine manière, que tout est vivant. Auparavant, on distinguait les êtres organiques des êtres inorganiques, et aujourd'hui encore, on parle de chimie organique et de chimie inorganique.

Ainsi, si l'on nous pose la question, nous répondons qu'un être vivant est un chien, un chat, une personne, mais qu'une fenêtre, ou un morceau de bois, ne l'est pas. Pourquoi ?

Les recherches actuelles, recueillies au fil du temps, nous enseignent que la constitution de toutes les choses, de tous les êtres, repose sur des éléments communs : chimiques, relations physiques, thermiques, électriques, magnétiques, etc.

Je sais qu'il est très difficile de dire où est la vie et où elle n'est pas. On pourrait penser que si l'on caresse un chat, ou même si on le frappe, et qu'il ronronne ou miaule, alors il est vivant. Mais de même, lorsque je frappe le bois, il y a un son... un son qui surgit de ce vieil anneau étrusque qui frappe et du bois ; ce son est la voix du bois. Et si on le pliait ou si on le cassait, ce bois ferait un « craquement », qui est le cri d'agonie d'un être qui meurt.

D'un point de vue philosophique, nous ne pouvons pas différencier ce qui est vivant de ce qui ne l'est pas.

Rien n'est absolu et tout est relatif

Une des leçons de la philosophie classique est de ne pas raisonner avec des absolus : dans ce monde, tout est relatif. Il n'existe rien d'absolument grand ni d'absolument petit ; il n'y a ni noir ni blanc, rien qui possède des caractéristiques absolues.

Une chose n'est ni mauvaise ni bonne en soi, mais dépend de l'usage que l'on en fait ; un couteau, par exemple, entre les mains d'un de ces agresseurs qui sévissent dans les rues, est un instrument de mort, d'oppression. Pourtant, entre les mains d'un chirurgien, le couteau est un élément bénéfique, de salut. Alors, le couteau est-il bon ou mauvais ? C'est relatif.

Si nous commençons à considérer les problèmes de la vie avec ce critère, nous arriverons probablement à des conclusions qui ne seront peut-être pas parfaites, mais qui seront humaines et nous aideront à vivre.

Et voici le premier problème qui se présente à nous : qu'est-ce que la vie ? Ces caractéristiques que nous attribuons aux êtres vivants sont des propriétés des êtres vivants, mais pas de la vie elle-même.

La vie n'est pas le vivant

Platon fait une distinction entre le beau et les choses belles. Imaginons un jardin ; nous voyons une statue, une personne, et nous disons que ce jardin, cette statue et cette personne sont beaux.

Pourquoi ? Parce qu'ils participent de l'essence du beau. Autrement dit, « le Beau » serait une Essence, un Être qui transcende toutes les manifestations, qui ne fait que s'y refléter ; à travers ses manifestations, nous le découvririons, même si, comme le sable, il nous échappe des mains, et plus nous le serrons dans nos mains, plus il nous échappe.

Ainsi, nous pouvons en déduire que tout ce qui nous entoure est vivant.

La vie elle-même, selon les philosophes antiques, s'exprime comme une activité, une bande d'activité ; tout ce qui se trouve à l'intérieur de cette bande est, dit-on, vivant, et ce qui n'atteint pas cette bande d'activité aurait une vie différente que nous ne pouvons parfois pas comprendre exactement.

Si Dieu existe, si les dieux existent, ils seraient vivants, mais dans une autre dimension, différente de celle dans laquelle nous sommes. Ils existeraient à un niveau de conscience différent et dans un ordre temporel différent.

Le temps également est très relatif ; pour un petit insecte, quelques heures représentent peut-être toute sa vie ; pour une étoile, notre existence humaine n'est qu'un instant. C'est pourquoi les mesures du temps sont également très relatives. Et c'est au sein de ces relativités que nous devrions trouver le sens caché de la vie.

Les perceptions de ce qu'est la vie sont multiples

Qu'est-ce que la vie ? Pourquoi existe-t-elle ? Et plus encore : que nous permet-elle de faire ? Comment se manifeste-t-elle ? Il existe différentes doctrines, différents enseignements.

Il y a des théories matérialistes qui affirment que la vie est apparue par hasard, que la collision de certains éléments inanimés a produit l'étincelle de la vie lorsqu'ils sont entrés en contact, et que cette étincelle se perpétue.

D'un point de vue philosophique, cette théorie n'est évidemment pas très solide, car... qu'est-ce qui provoque le hasard ?

Nous pourrions répondre que rien, mais... rien peut-il faire bouger quelque chose ? C'est impossible.

Tout ce qui bouge doit avoir un moteur, quelque chose qui le mette en mouvement, même s'il s'agit d'un moteur comme celui d'Aristote, qu'il concevait comme immobile par rapport à tout ce qui bougeait ; car les rapports de vitesse sont aussi très relatifs.

D'autre part, les croyances religieuses nous transmettent l'idée d'un Être cosmique, supérieur, souvent personnifié, qui insuffle la vie à ses créatures. Mais... qui a créé cet Être, Dieu, les dieux ou quel que soit le nom que nous voulions lui donner ? Il est très difficile d'appréhender cette connaissance avec notre mental.

Il y a un enseignement que m'ont donné mes vieux Maîtres, qui, je crois, nous est utile à tous : il s'agit d'imaginer que notre mental, notre mental concret et non notre mental supérieur, est une sorte de tasse ou de cuillère ; si nous plongeons cette cuillère dans un verre d'eau, nous en retirerons un centimètre cube d'eau, et si nous la plongeons dans l'Océan Pacifique, nous en retirerons également un centimètre cube d'eau. En d'autres termes, le problème n'est pas de savoir quel est le domaine dans lequel nous faisons nos recherches, mais plutôt d'élargir notre champ de conscience afin de pouvoir recueillir de plus en plus, de pouvoir comprendre de mieux en mieux. C'est un travail individuel.

Préparer ensemble la rencontre avec nous-mêmes

La philosophie acropolitaine propose une croissance individuelle. Pour y parvenir, nous nous réunissons pour être ensemble, pour échanger, créer une œuvre scientifique ou littéraire ou bien, comme nous le faisons actuellement, pour écouter une conversation presque informelle sous forme de conférence. Mais au-delà de ce partage, la finalité est la recherche et la rencontre de chacun d'entre vous

avec vous-mêmes et avec vos problèmes.

Seules les rencontres intérieures vous apporteront l'assurance dont vous avez besoin ; tout le reste, d'une manière ou d'une autre, ce sont des croyances, et je ne parle pas seulement de l'aspect religieux.

Ce que l'on voit de la vie, ce que l'on croit, ce qui existe

Les matérialistes se moquent de l'existence des esprits de la Nature, des anges ou des dieux. Quel est leur argument ? Qu'ils ne les ont jamais vus. À cela, la réponse philosophique est très simple : avez-vous déjà vu un atome ? Avez-vous déjà mesuré la distance entre la Terre et la Lune ? Avez-vous déjà visité le Japon ? Je peux donc également mettre en doute l'existence des atomes, la distance entre la Terre et la Lune ou la réalité du Japon.

En général, à quelques exceptions près, aucun d'entre nous n'a fait une expérience personnelle et directe de ces choses. Nous y croyons tout simplement, nous l'acceptons, comme nous acceptons l'existence de Troie. Dès lors, il n'est pas si difficile d'accepter comme hypothèse de travail l'existence d'Êtres intelligents, bien qu'invisibles, qui gèrent d'une manière ou d'une autre la vie, même si nous ne les voyons pas.

Un homme de l'époque carolingienne ne pouvait pas non plus voir les microbes ni aucune bactérie ; pourtant, à cette époque, des épidémies ravageaient l'Europe, et ces germes existaient, même si on ne les voyait pas. Il existe peut-être des Êtres qui animent ou manipulent la Force de la Vie, même si nous ne les percevons pas directement, mais seulement à travers leurs effets, car généralement nous percevons les choses par leurs effets. Si je laissais tomber maintenant le microphone, il tomberait.

Auriez-vous alors vu la « loi de la gravité » ? Non, vous auriez vu un microphone tomber, rien de plus. La masse de la Terre, bien supérieure à celle du microphone, a provoqué sa chute. Nous avons vu l'effet d'une loi naturelle, mais nous n'avons pas vu la loi elle-même.

Ce que nous voyons de la vie, ce sont des manifestations extérieures. En suivant ce raisonnement, qui peut alors nous assurer que nous n'avons pas existé avant d'être ici, sur ce plan et que nous cesserons d'exister quand nous ne serons plus ici ? D'un point de vue logique et philosophique, nous ne saurions nier l'existence d'une vie continue, d'un flux en constante manifestation.

Certains peuvent penser que tout cela a une durée limitée, et que ce n'est que l'addition de milliers et de milliers d'années. Peut-être, mais pour nous, c'est une éternité. Comme lorsque les anciens livres orientaux nous parlent des *Manvantara* (1) et des *Pralaya* (2), pour nous, ce sont des éternités, même s'ils ont une durée estimée, réelle ou non, en années.

Un grand être vivant intelligent et en mouvement

Les anciens pensaient que toutes les choses manifestées se trouvaient à l'intérieur d'un grand Macrocosme, d'un immense Être vivant que les hindous appellent *Brahma*, qui se réveille et qui dort, qui se réveille et qui dort... La même histoire existe en Occident avec le Roi du Monde, qui se réveille également à une certaine période et dort à une autre. Apparemment, il existe quelque chose de continu que nous voyons comme discontinu parce que nous fixons notre attention sur un point ou sur un autre.

C'est pourquoi les philosophes de l'Antiquité disaient que tout cet Univers n'est pas le fruit du hasard, mais qu'il est comme un immense Être vivant. Les platoniciens et les néoplatoniciens nous ont également parlé de cet immense Être vivant, dont l'Univers fait partie, qui fonctionnerait, d'un point de vue physique, comme les organes, les tissus ou les cellules, en le comparant à notre corps. De même, dans l'Univers, les galaxies, les soleils, les planètes ne seraient rien d'autre que des parties vitales de ce grand Être qui est en marche, qui vient de quelque part et va vers quelque part.

Si nous nous débarrassions de nos préjugés, nous verrions que toute chose est en marche.

L'Univers, d'une manière ou d'une autre, que ce soit selon les théories modernes du Big Bang ou les anciennes théories religieuses qui affirmaient qu'il était né d'une partie du visage de *Brahma* ou qu'il avait été créé par un Dieu particulier, a eu un commencement. L'Univers est en mouvement.

Les Anciens pensaient — et nous, philosophes, pouvons corroborer cette idée par notre propre réflexion — que ce que les hindous appelaient *Sadhana*, le sens de la vie, existe parce qu'il est présent chez tous les êtres vivants. ■

(1) Dans les enseignements hindous, période de manifestation de l'univers

(2) Période d'obscurité et de repos de l'Univers

Fin de la première partie

Extrait d'une conférence donnée par Jorge Angel Livraga en octobre 1987

Traduit de l'espagnol par Denis Abeille du site :

<https://biblioteca.acropolis.org>

Crédit photo : Vénus Pandemos (terrestre) – Roseraie du Jardin des Plantes – Wikipedia.

© Nouvelle Acropole



Le sens caché de la vie

2. Le sens de la vie et de la mort

Jorge Angel LIVRAGA

Fondateur de l'Organisation Internationale Nouvelle Acropole (O.I.N.A.)

Dans un premier article, Jorge Angel Livraga a tenté de définir la vie et le vivant. Dans ce second article, il s'attache à démontrer que l'existence a un sens, dans la vie et la mort.

J'invite toujours à observer le feu et l'eau : si nous versons un peu d'eau n'importe où, cette eau commencera à couler, ou bien à se déplacer, à avancer ; elle possède une sagesse, elle cherche quelque chose, elle va quelque part, et elle avance, elle avance sans s'arrêter ; et lorsqu'elle ne peut pas avancer en ligne droite, elle dévie, serpente, contourne les pierres et les montagnes jusqu'à atteindre inexorablement la mer. Et que se passe-t-il lorsqu'elle arrive à la mer ? La chaleur évapore l'eau et des nuages se forment ; ces nuages flottent dans l'air jusqu'à ce que, à un certain moment, ils tombent sous forme de pluie. Et c'est à nouveau de l'eau, et lorsqu'elle tombe sur le sol, elle cherche à nouveau à rejoindre la mer. Et si l'eau a cette sagesse de pouvoir vivre, chercher, trouver, se sublimer, revenir pour vivre d'autres expériences et achever ce cycle, pourquoi ne devrions-nous pas

répondre à la même loi de la vie ? Comme notre corps lui-même est en grande partie composé d'eau, pourquoi ne chercherait-il pas lui aussi le même but, et pourquoi notre âme n'irait-elle pas, comme le dit Plotin, vers l'Âme du Monde, vers un plan, dans une vibration où elle serait plus à l'aise qu'ici-bas ?

Le sens de la vie et de la mort

Ce processus d'incarnation et de désincarnation, de naissance et de mort, n'est-il pas semblable ? Lorsque nous naissons, une sorte de nuage condense nos âmes en gouttelettes ; chacun de nous est une goutte, et ces gouttes se réunissent, se déplacent, et tous ensemble nous formons une société, nous nous unissons, nous formons des groupes, jusqu'à ce que vienne le moment où nous débouchons dans cette mer où « en apparence » nous nous dissolvons.

Et peut-être existe-t-il une Force cosmique qui nous élève à nouveau, qui nous transforme une fois encore en ces esprits qui descendent sur la Terre.

Ce que j'expose est une possibilité logique, même si dans l'Antiquité, cela était considéré comme une vérité irréfutable. Une très ancienne hypothèse affirme que tout cela a une raison, car sinon, ne pensez-vous pas que la vie serait d'une insoutenable cruauté ? Nous serions plongés dans la folie la plus totale. Imaginez : nous sommes placés sur la scène du monde, en Espagne, en Tanzanie ou là où nous sommes nés ; nous apparaissions, nous sommes de petits enfants, on nous dit : voici maman, papa, oncle, grand-mère ; on nous emmène à l'école, nous étudions, nous vivons, nous aimons, nous haïssons, nous avons des problèmes et lorsque nous apprenons à vivre, la même main qui nous a amenés commence à nous retirer de la vie. Lorsque nous avons acquis plus d'expérience, lorsque nous pourrions vraiment gérer les choses, alors on nous emmène et nous disparaissions.

Si tout cela n'avait pas de sens, s'il n'y avait pas de continuité, ce monde serait fou.

Une intelligence omniprésente

Observons une plante, la plus normale, n'importe quelle plante que vous pourriez avoir chez vous, et vous verrez l'immense intelligence avec laquelle elle a été conçue. Aujourd'hui, on parle de panneaux photovoltaïques pour capter la lumière du soleil, certes, mais depuis la période pré-carbonifère, il existait déjà des panneaux solaires thermiques : c'étaient les feuilles des plantes. Ces feuilles ont capté la lumière du soleil pour la photosynthèse ; de plus, grâce au système de capillarité (découvert par les physiciens il y a quelques siècles), les plantes peuvent transporter leurs sucres vitaux des racines aux feuilles, les renouveler, puis les renvoyer vers les racines. En d'autres termes, tout est incroyablement, magnifiquement pensé.

Arrêtons-nous maintenant sur un animal, par exemple une panthère ou un tigre. Pourquoi le tigre a-t-il des rayures, pourquoi la panthère du Brésil a-t-elle des taches ? Le tigre a des rayures parce qu'il vit parmi les bambous et ces rayures lui offrent un camouflage qui le rend pratiquement invisible. La panthère du Brésil a des taches parce qu'elle vit dans une forêt tropicale humide riche en fleurs et en feuilles de différentes couleurs sombres et dorées qui l'aident à se fondre dans ce paysage.

Tout cela signifie qu'il existe d'autres intelligences que la nôtre qui pensent, ou ont pensé, les archétypes qui régissent les plantes et les animaux. Et qu'en est-il des minéraux, par exemple ? Avez-vous déjà observé les roches, les pierres, les cristaux, avez-vous constaté à quel point ils sont parfaitement conçus, peut-être mieux encore que la Grande Pyramide ? Comment la Nature, à partir d'une seule substance, le carbone, a-t-elle pu créer à la fois le graphite opaque et le diamant transparent ? Cela démontre qu'une pensée traverse toute la Nature et nous gouverne, que tout est parfaitement pensé.

Celui ou Ce qui a conçu les curieux mécanismes de traction permettant aux amibes de se déplacer, qui donne aux oiseaux des os creux pour les rendre plus légers et capables de voler, qui a conçu les écailles des poissons pour qu'ils puissent pénétrer plus facilement dans l'eau, qui les a dotés d'une vessie natatoire pour monter et descendre comme les sous-marins modernes. Celui qui a pensé tout cela, pourquoi n'aurait-il pas pensé non seulement notre constitution physique, mais aussi notre constitution psychologique et mentale et, en fin de compte, notre raison d'être ?

Pourquoi croire que cette Intelligence Cosmique s'est préoccupée des plantes, des animaux, des minéraux et ne s'est pas préoccupée des hommes, alors que nous sommes aussi des êtres vivants ?

La vie existe et elle est pensée par Quelqu'un, par Quelque chose, elle est parfaitement calculée. Pourquoi ? Quel est le but d'une pensée si intense et profonde qui confère à toute chose cette merveilleuse harmonie ? Cela doit avoir une raison d'être.

Personne ne construit un pont si personne ne l'emprunte. Personne ne construit un bateau si personne ne navigue à son bord. Personne ne fabrique une chaise si personne ne s'y assoit. Il est évident que notre construction organique et celle de la Nature sont faites pour quelque chose, pour être utilisées par quelque chose qui survivra à l'objet lui-même, quelque chose qui sera capable de s'en servir. Et nous, les philosophes, « celui » qui les utilisera, nous l'appelons l'Âme, l'Esprit qui traverse les choses.

La mort n'existe pas

Il est évident que, plongés comme nous le sommes dans cette prison de chair, dans nos problèmes économiques, familiaux, vitaux, il est parfois très difficile de réfléchir à ces questions. Je me souviens d'un passage du livre d'Ovide, *L'art d'aimer*, qui m'a beaucoup impressionné la première fois que je l'ai lu. Ovide était, comme vous le savez, l'un des grands poètes de l'époque de l'empereur Auguste et, disons qu'il aimait sortir avec des femmes le soir, boire, se coucher très tard (ou plutôt très tôt, quand le soleil était déjà levé) ... Mais, bien sûr, en plus d'être ainsi, c'était Ovide.

Il nous raconte, entre autres choses, ce qui lui est arrivé avec l'une de ses amantes pour laquelle il a inventé un nom (à cette époque, c'était un honneur de ne pas mentionner le nom des dames, mais de l'inventer ; une bonne coutume). Il l'a appelée Corina ; nous ne savons pas qui elle était.

Ovide raconte qu'il arriva un jour au palais de Corina, une dame de la haute société romaine qui possédait de précieux trésors, parmi lesquels un perroquet venu peut-être des Indes, et qui

savait parler. Le perroquet répétait tout ce qu'elle lui disait, répondait à ses paroles, lui parlait, c'était une compagnie agréable. Ovide arrive et voit Corina pleurer en serrant contre elle le perroquet apparemment mort. Le perroquet gît dans ses mains et Corina pleure. Ovide lui demande : « Corina, pourquoi pleures-tu ? ». Elle répond : « Te souviens-tu de ce perroquet qui nous parlait, qui répétait nos mots d'amour, nos chansons, qui était un merveilleux joyau, vert comme une émeraude ? Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un tas de plumes, rien de plus. Où est le perroquet ? Que se passe-t-il ? Pourquoi les choses finissent-elles ? »

Ovide tente de la consoler, de lui faire découvrir des choses que Corina ignore, et lui dit : « Tu dois savoir, Corina, qu'il existe un ciel où vivent les hommes et qu'il existe aussi un ciel pour les animaux. Un étroit passage sépare le ciel des hommes de celui des animaux ; c'est là que vivent les animaux supérieurs, ceux qui peuvent même parler à l'homme et répéter ses paroles. Là, ils consolent les autres animaux en leur rappelant la voix de leurs maîtres ; puis, ils reviennent sur Terre pour accompagner les hommes ».

Corina pleure et dit : « Non, ne me dis pas ça ; il n'y a ici qu'un tas de plumes vertes, mon perroquet n'est plus là, il n'est plus en vie ». Et alors, le perroquet, dans un dernier effort avant de mourir, lève sa petite tête, regarde Corina et lui dit : « Corina, Corina, la mort n'existe pas ».

Il est beau de découvrir ces exemples anciens. Il est beau de penser que parfois les animaux, les plantes et les arbres meurent en paix, car ils ont une connaissance que nous avons perdue en ayant trop intellectualisé la vie.

Nous avons perdu la connaissance de notre propre éternité, nous avons perdu la connaissance de notre vie intérieure, nous avons perdu la connaissance de notre âme immortelle.

Aujourd'hui, nous devons retrouver cette connaissance, car au fond, malgré tous nos progrès technologiques, il nous arrive d'être tristes ; et même si nous vivons dans des mégapoles, entourés de gens, si nous pouvons discuter et lire les journaux, regarder la télévision ou écouter la radio, il nous arrive de nous sentir très seuls, terriblement seuls. Parfois, nous aimerions que quelqu'un nous dise quelque chose, comme ce perroquet, que la mort n'existe pas, que cette vie a un sens, qu'elle a une direction ; et il est évident qu'elle en a une.

Si vous voyez une flèche dans les airs, ne penseriez-vous pas qu'elle est partie d'un arc et qu'elle se dirige vers une cible ? Ce que nous voyons dans la vie est une flèche dans les airs, et cette flèche a été tirée par un Archer Divin. Un jour, avec un son inconcevable, nous avons été lancés à travers le temps et l'espace, mais nous allons vers une cible, nous allons arriver quelque part.

Toute notre vie a un sens, nos joies ont un sens, car elles nous réconfortent pour continuer à vivre, et nos peines et nos larmes ont aussi un sens, car elles nous permettent d'acquérir des expériences, elles nous rendent un peu plus sages, peut-être même un peu meilleurs.

Ceux qui ont partagé des rires savent combien cela est bon pour l'enthousiasme, et ceux qui ont partagé des larmes savent combien cela est bon pour l'union des âmes. Car dans cette vie et dans cette Nature, rien n'est vraiment mauvais, tout est bon au sein de son sens caché. ■

Extrait d'une conférence donnée par Jorge Angel Livraga en octobre 1987

Traduit de l'espagnol par Denis Abeille du site : <https://biblioteca.acropolis.org>

Crédit photo : Adobe.stock.com N°1770369506

© Nouvelle Acropole



Voulez-vous voyager à travers le temps ? Le pouvoir de la fiction historique

Gilad SOMMER
Nouvelle Acropole Royaume-Uni

Il existe de nombreuses fictions historiques mêlant à la fois des faits et des personnages historiques réels. Une occasion de vivre l'histoire telle qu'elle était ou sous le prisme de leurs auteurs, une partie de la vérité sur le chemin de la Vérité.

Depuis les débuts de la science-fiction, l'homme a toujours rêvé de construire une machine à voyager dans le temps.

Mais que diriez-vous si je vous disais que les machines à voyager dans le temps sont accessibles à tout le monde et qu'elles consomment encore moins d'énergie qu'un smartphone ? Je fais référence ici aux livres, et plus particulièrement aux livres de fiction historique. Non seulement ce sont des machines à voyager dans le temps, mais ce sont aussi des machines à voyager dans la conscience, car elles peuvent projeter notre conscience dans un corps qui a vécu à une époque et dans un lieu différent

des nôtres.

Qu'est-ce que la fiction historique ?

La fiction historique est définie comme un genre littéraire qui se déroule dans le contexte d'événements historiques réels. En d'autres termes, elle raconte une histoire fictive sur quelque chose qui s'est produit à un moment donné de l'histoire humaine, intégrant souvent des événements historiques réels et des personnages historiques réels. Les livres de fiction historique repoussent les limites de notre conscience, nous permettant de découvrir une vision du monde à la fois étrange et étrangère.

Ils nous font sortir de notre « aquarium mental », c'est-à-dire de l'ensemble des croyances et des coutumes que nous avons adoptées en ayant grandi à une certaine époque et dans un lieu spécifique.

Lorsque vous lisez des ouvrages de fiction historique, vous découvrez :

- Que vous êtes mystérieusement attiré par certaines époques et certains lieux dans l'histoire...

- Que c'est la meilleure façon d'apprendre l'histoire, car vous l'apprenez sans vous en rendre compte. Les personnages historiques ne sont plus des noms arides dans un livre d'histoire académique, mais des personnes en chair et en os que vous apprenez à aimer et/ou à détester. Vous apprenez également à voir ces personnages sous différents angles, en réalisant que les grandes figures de l'histoire (et peut-être tous les êtres humains) sont complexes et multifacettes.

- Qu'au-delà de nos différences, l'humanité est une. Nous pouvons éprouver de l'empathie pour un maçon romain, une concubine chinoise, un roi anglais, même si nous semblons n'avoir rien en commun avec eux. Nous réalisons que nous partageons quelque chose d'essentiel, quelque chose qui transcende le temps et l'espace.

- Que certaines valeurs sont universelles, et que le mal peut prendre de nombreuses formes, mais qu'il est essentiellement très similaire, et que si les gens sont nuancés et que les choses sont rarement noires ou blanches, certains comportements ont toujours été méprisés : la lâcheté, la trahison, la médiocrité, pour n'en citer que quelques-uns.

- Que les épreuves humaines sont universelles ; que tous les êtres humains ont connu le chagrin et la déception. Comme l'a écrit l'écrivain et militant des droits civiques américains James Baldwin : « Vous pensez que votre douleur et votre chagrin sont sans précédent dans l'histoire du monde, mais ensuite vous lisez. » Comme l'a enseigné Bouddha, la souffrance est inhérente à

la vie, et la fiction historique rend cette vérité manifestement présente. Tous les êtres humains ont vu leurs rêves partir en fumée. Mais en même temps, les êtres humains ont également vu leurs rêves renaître comme le phénix de ses cendres, pour devenir encore meilleurs et plus grands.

- Que les moments les plus sombres sont aussi ceux où la lumière apparaît le plus clairement et où la vraie nature des choses se révèle dans les moments difficiles. C'est pourquoi l'un des contextes historiques les plus populaires pour la fiction historique est la Seconde Guerre mondiale. Sur fond des terribles événements de cette époque, même les petits actes de courage moral et de générosité brillent de mille feux.

- Que les grands événements historiques deviennent presque des mythes qui peuvent être racontés et répétés sous différents angles et par différents narrateurs, apportant à chaque fois un nouvel éclairage et nous aidant à découvrir dans ces événements quelque chose de vrai et d'éternel.

La fiction historique peut-elle déformer l'histoire ?

Mais les romans historiques reflètent-ils vraiment l'époque dont ils témoignent ou sont-ils le fruit de la fantaisie de l'auteur, faussant ainsi notre compréhension de l'histoire ?

Il est évident que prendre trop de libertés avec la fiction historique comporte des risques, surtout compte tenu de notre manque actuel de conscience historique. Les personnes qui n'ont pas reçu une éducation historique de base peuvent accepter les exagérations ou les inventions fictives comme étant la vérité historique, ce qui peut conduire à une mauvaise compréhension du présent.

C'est pourquoi la fidélité est une caractéristique essentielle d'un bon auteur de fiction historique : le désir d'être aussi fidèle que possible à la vérité historique, en tenant compte du fait que notre connaissance de l'histoire est naturellement limitée. Les bons auteurs de fiction historique effectuent des recherches minutieuses sur leur

sujet ; ils connaissent parfois mieux l'époque sur laquelle ils écrivent que leur propre époque. Et leurs lecteurs ont tendance à être très exigeants lorsqu'il s'agit de la justesse des détails historiques.

Néanmoins, on pourrait soutenir que les préjugés de l'auteur déforment l'histoire et que lorsque nous lisons un roman historique, nous ne vivons pas vraiment l'histoire telle qu'elle était, mais plutôt l'histoire à travers le prisme de l'auteur.

Cela est peut-être vrai, mais n'oublions pas que notre propre réalité historique, notre monde contemporain, nous est présenté à travers de nombreux prismes et perspectives, à tel point que nous ne sommes même pas sûrs de ce qui se déroule aujourd'hui.

Notre perception de la réalité est toujours une interprétation que nous et nos semblables élaborons. Nous faisons rarement l'expérience de la réalité telle qu'elle est, mais plutôt de notre version de la réalité, qui peut être plus ou moins déformée, selon notre capacité d'objectivité.

La fiction aurait-elle pu se produire ?

C'est pourquoi ce qui importe dans la fiction historique, ce n'est pas de savoir si l'histoire racontée s'est réellement produite, mais si elle aurait pu se produire. Dans une bonne fiction historique, on a l'impression que l'auteur n'imagine pas seulement l'histoire, mais qu'il s'en souvient en quelque sorte.

Toute fiction devient à un moment donné une fiction historique, tout comme chaque instant présent devient une partie de l'histoire. Ce que nous vivons aujourd'hui pourra sembler étrange et inconnu à nos descendants futurs ; aussi étrange que cela puisse paraître, nos croyances et nos systèmes seront un jour les vestiges d'un passé depuis longtemps oublié.

C'est une autre chose que nous apprenons en lisant des romans historiques : nos vérités ne sont pas absolues, elles ne sont que des étapes sur notre chemin vers La Vérité. ■

Crédit image : [Adobe.stock.com](https://www.adobe.com/stock) N°925097329

Article extrait du site :

<https://biblioteca.acropolis.org> et traduit de l'anglais par Florent Couturier-Briois

© **Nouvelle Acropole**



Retrouver une sagesse vivante à l'ère de l'IA

Samantha MARTINEZ

Membre de Nouvelle Acropole Lyon

À l'heure où l'Intelligence Artificielle (IA) nous offre un accès illimité à l'information, une confusion s'installe : croire que savoir beaucoup équivaut à devenir sage. En revenant aux enseignements de « La Voix du Silence », cet article explore la nécessité de cultiver la vie intérieure pour retrouver une véritable sagesse humaine.

Nous vivons une révolution silencieuse. Les outils numériques, les algorithmes et aujourd'hui l'intelligence artificielle nous donnent accès à un volume d'informations qu'être humain n'aurait pu imaginer il y a encore quelques décennies. Nous faisons face à un monde où tout s'accélère, où chaque question a une réponse immédiate, où chaque curiosité peut être satisfaite en un clic.

L'illusion de comprendre

Mais cette facilité crée une illusion puissante : l'illusion que connaître beaucoup équivaut à comprendre profondément. Comme si la sagesse était proportionnelle au nombre de données absorbées. Comme si la vitesse d'accès à l'information remplaçait la maturation

intérieure.

Pourtant, nous le voyons tous les jours : on peut être surinformé... et confus. On peut accumuler des données... et manquer de discernement. On peut lire énormément... et ne pas savoir quoi faire de ce qu'on lit. On peut être saturé d'informations... tout en restant intérieurement vide.

L'IA illustre parfaitement ce paradoxe. Elle sait presque tout, mais elle ne comprend rien. Elle accumule, calcule, anticipe, mais elle ne ressent pas, ne médite pas et ne se transforme pas. Et peut-être que, sans nous en rendre compte, nous commençons à lui ressembler : prisonniers du flux, saturés de contenus, incapables de faire silence.

Vie intérieure antidote à l'IA

Il ne s'agit pas de rejeter la technologie, mais de reconnaître que la sagesse est d'un autre ordre. Une ressource intérieure que rien, ni machine ni base de données, ne peut produire à notre place. Et c'est ici que l'enseignement du texte tibétain archaïque *La Voix du Silence* (1) devient profondément contemporain. Il offre un antidote puissant à la confusion moderne : celui de la vie intérieure comme condition de toute sagesse.

« Avant que l'âme puisse voir, il faut avoir obtenu l'harmonie intérieure et rendu les yeux de chair aveugles à toute illusion. » (2)

Ce que nous enseigne *La Voix du Silence* : apprendre à regarder à l'intérieur.

H.P. Blavatsky explique que le plus grand obstacle à la sagesse n'est pas l'ignorance... mais la distraction.

Et si l'on y réfléchit, notre époque en est saturée : séries à rallonge, jeux vidéo immersifs, réseaux sociaux qui capturent notre attention minute après minute. Nous consommons sans cesse des images et des sons, et cela finit par remplacer le contact avec nous-mêmes.

Le texte de *La Voix du Silence* insiste : ce que nous percevons avec nos sens n'est qu'une partie de la réalité, souvent la plus trompeuse. Elle est appelée « l'illusion », non pas pour nous effrayer, mais pour nous inviter à regarder au-delà de ce qui brille à l'extérieur, car ce qui brille n'est pas toujours ce qui éclaire.

La vraie sagesse demande une chose simple, mais difficile : réorienter l'attention vers l'intérieur. Apprendre à écouter ce qui ne fait pas de bruit. Retrouver une forme de profondeur qui ne dépend d'aucun écran et d'aucune machine. Cette démarche est exactement l'inverse de ce que produisent l'IA et les flux numériques : eux cherchent à capter notre attention ; la vie intérieure cherche à la libérer.

Les trois salles pour passer de l'information à la sagesse

Le texte décrit trois étapes symboliques, les « trois salles », que chacun peut reconnaître dans sa propre vie.

1. La Salle de l'Ignorance : le règne de l'extérieur

C'est le moment où nous sommes entièrement tournés vers le monde : distractions, sensations, tendances, opinions. C'est là que l'on confond facilement savoir beaucoup avec comprendre vraiment. Dans le monde numérique, c'est l'état où l'on défile, où l'on zappe, où l'on consomme du contenu sans jamais intégrer quoi que ce soit. Dans la vraie vie, c'est le moment où l'on croit savoir.

2. La Salle de l'Apprentissage : le début du discernement

Ici, on commence à trier. On se demande : « Pourquoi est-ce que je regarde ceci ? Pourquoi est-ce que j'apprends cela ? Quel sens cela a-t-il pour moi ? »

Dans cette salle, nous devenons capables de dire non aux excès d'informations, de garder ce qui est essentiel et d'écartier ce qui nous disperse. Et trier, discerner, hiérarchiser, c'est déjà une forme de sagesse.

3. La Salle de la Sagesse : la rencontre avec soi-même

La troisième salle n'est pas un lieu : c'est un état intérieur. C'est le moment où la connaissance cesse d'être extérieure et devient vivante en nous, où ce que nous comprenons se transforme en ce que nous sommes. Où nous devenons ce que nous sommes vraiment.

Ici, la sagesse ne dépend plus de la quantité d'informations, mais de la qualité de la conscience. C'est dans cette salle que l'on entend véritablement la Voix du Silence : ce calme profond d'où naît un discernement qui ne se trompe pas.

Retrouver une sagesse vivante au fond de soi-même

L'intelligence artificielle peut analyser, classer, prédire, générer. Elle peut écrire des textes, composer des images, synthétiser des bibliothèques entières. Mais elle ne peut pas faire une chose essentielle : elle ne peut pas devenir consciente.

Elle ne peut pas faire silence, elle ne peut pas écouter, elle ne peut pas se transformer. La sagesse, la vraie, commence là où les machines s'arrêtent : dans la qualité de notre présence, dans notre capacité à discerner, dans la profondeur de notre regard intérieur. Comme l'écrit Blavatsky : « Regarde au fond de toi-même ; tu y trouveras la lumière qui ne s'éteint jamais. »

La vie intérieure, une nécessité vitale

Dans un monde saturé de données, cultiver la vie intérieure n'est pas une fuite : c'est une nécessité vitale. C'est ce qui nous permet de ne pas nous perdre dans le flux permanent

d'informations. C'est ce qui nous rappelle que la sagesse n'est pas ce que l'on accumule, mais ce que l'on devient.

Pour commencer ce chemin, nul besoin d'un long rituel. Quelques minutes de silence par jour, une marche sans téléphone, un moment d'attention profonde à soi-même... Ce sont ces gestes simples, mais essentiels qui rouvrent la porte de la troisième salle. Ce sont eux qui, discrètement, redonnent accès à notre véritable source de sagesse, notre maître intérieur. ■

(1) H. P. Blavatsky, *La Voix du Silence*, Éditions Adyar, 1997
Texte de la sagesse tibétaine rendu public à la fin du XIX^e siècle, par Helena Blavatsky, fondatrice de la Société Théosophique

(2) *Ibidem*, page 18

Crédit image : Adobe.stock.com N°1939139955

© Nouvelle Acropole

On ne pactise pas avec la mort

Olivier LARRÈGLE

Directeur de Nouvelle Acropole Biarritz

Le titre du dernier ouvrage de Jacqueline Kelen « On ne pactise pas avec la mort » éveille un sentiment d'urgence face aux débats sur la fin de vie. Avec cet essai militant et moral, l'auteur, philosophe souhaite nous alerter et défendre la valeur sacrée de la vie.

« Derrière l'arbre se cache la forêt », dit le dicton. Le combat pour le droit à mourir et le progrès de la liberté individuelle ne cacherait-il pas, de façon sournoise et silencieuse, un glissement civilisationnel ?

De page en page, avec la plume que nous connaissons à l'auteur, Jacqueline Kelen développe une réflexion incisive sur le regard à porter sur la fin de vie. Elle vient nous interroger sur les fondements anthropologiques et moraux des projets de légalisation de l'euthanasie et du suicide assisté.

Ainsi, elle nous interroge : lorsque la vie humaine est évaluée à l'aune de la performance, de l'autonomie ou de la qualité biologique, certaines existences risquent d'apparaître comme moins dignes d'être vécues. Dans ce contexte, l'aide à mourir pourrait devenir l'expression d'une logique utilitariste où la fragilité, la dépendance ou la maladie sont perçues comme des défaillances à corriger.

Contre cette perspective, Jacqueline Kelen rappelle la dignité intrinsèque de la personne humaine, irréductible à ses capacités physiques ou à son utilité sociale.

Jacqueline Kelen

ON NE PACTISE PAS AVEC LA MORT



VERS L'EUTHANASIE POUR TOUS ?

GuyTrédaniel
éditeur

La vulnérabilité, loin d'amoindrir l'humanité, en révèle au contraire la profondeur. Pour l'autrice, la véritable réponse à la souffrance ne réside pas dans la suppression de la vie, mais dans l'accompagnement, la présence et la solidarité envers les plus fragiles.

Cet essai bref, mais dense se présente ainsi comme un appel à la vigilance éthique. Refuser de « pactiser avec la mort » signifie maintenir vivante l'idée que la vie humaine demeure un mystère et un bien qui excède nos seuls critères d'efficacité ou de maîtrise. ■

On ne pactise pas avec la mort

Vers l'euthanasie pour tous ?

Jacqueline KELEN

Édition Trédaniel, 2026, 117 pages, 14,90 €

© Nouvelle Acropole

ACROPOLIS

Un regard philosophique sur le monde

Revue de l'école de philosophie de Nouvelle Acropole France



Revue de l'association Nouvelle Acropole

Siège social : La Cour Pétral

D 941 – 28340 Boissy-lès-Perche

www.nouvelle-acropole.fr

Rédaction : 6 rue Véronèse – 75013 Paris

Tel : 01 42 50 08 40

<http://www.revue-acropolis.com>

secretariat@revue-acropolis.com

Directeur de la publication : Thierry ADDA

Rédactrice en chef : Isabelle OHMANN

Reproduction interdite sans autorisation.

Tous droits réservés à FDNA – 2026 - ISSN 2116-6749

© Toute reproduction partielle ou intégrale

des textes contenus dans cette revue,

doit mentionner le nom de l'auteur,

la source, et l'adresse du site :

<http://www.revue-acropolis.com>

Autorisation de publication à demander à :

secretariat@revue-acropolis.com

Crédit photos : © Nouvelle Acropole - © Wikipedia - © Adobe Stock.com - © Musée du Louvre



Retrouvez la revue Acropolis
sur votre smartphone